

Männer, mit Stoff, Kreide und Blei die Vollkommenheit dieser Formen möglichst zu erreichen suchen.

Die Naturwissenschaften und der Künste sind die fortgeschrittensten Stufen im künftigen Menschheit, welche schließlich mit den technischen Wissenschaften endigen; diesen stehen als Vorläufer die verschiedenen Künste vor, wie Gabriel Max, Franz Defregger, Alois Gschl, Julius Bencur, Guila, Wilhelm Binschmann und Wilhelm Diez. Direktor der Akademie ist Dr. Karl v. Pilot, der dieses Amt seit dem im Frühjahr 1874 erfolgten Tode Wilhelm v. Kaulbachs bekleidet. Pilot hat als Lehrer die größten Verdienste sich erworben, er ist der eigentliche Begründer der münchener Akademie, und unter seiner Leitung erblühten uns außer obgenannten Talente wie Hans Maffei, Franz v. Lenbach, und viele Andere.

Die Akademie wurde gegründet durch König Maximilian Joseph am 30. Mai 1808. Ihr erster Director war Peter v. Rongier, geboren zu Garmisch im Jahre 1756. Ihm folgten später v. Gärtnner, der berühmte Architekt, dann Peter v. Cornelius; diesem folgte dessen Schüler W. Kaulbach und dann Pilot. Die Akademie umfasst, wie schon angedeutet, die Schulen für Zeichen nach der Antike und der Natur, den technischen Wissenschaften, den Compagnons für Historien- und religiöse Malerei, der Bildhauerkunst, und den Schulen der Kupferstecherei und Goldschneiderei. Damit verbunden sind die Hörsäle für Kunstgeschichte und Aesthetik, für plastische Anatomie und künstlerische Perspective. Die Abteilung für Architekturstudien ist seit längeren Jahren in das Igl. Polytechnicum verlegt.

Die St. Michaelskirche ist eines der interessantesten Bauwerke, mit gewaltiger Giebelconstruction. An ihrer Fassade ruhen gekrümmte Lauben, die nicht bloß die Stützen, sondern auch die Kronen, Säule und Verzierungen im Rahmen der Heiligenfiguren zur Geltung bringen.

Das Merkwürdigste an dieser Kirche ist, daß sie keinen Glockenthurm besitzt. In der Höhe des Turms sitzen die Glocken, die niemals einen solchen aufschlagen können.

(Fortsetzung folgt.)

LE SALAIRE

ÉTUDE D'ÉCONOMIE POLITIQUE
par Noël

(Lue au cercle statistique luxembourgeois.)

Il n'est peut-être pas dans l'ensemble de la vie économique, de sujet plus brûlant et sur lequel on ait échauffé plus d'erreurs que celui des salaires. D'une part, l'ignorance des lois du travail et des conditions de l'existence sociale; d'autre part, l'envie et les mauvaises passions ont fait de cette question le point de départ de revendications injustes et ont aveuglé à ce point certaines sectes que le sens même du mot salaire a été par elle de nature. On s'est plu à représenter aux classes laborieuses le salaire comme un signe de servage, comme un stigmate imposé aux travailleurs par le capitaliste au lieu de le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire comme le résultat d'un contrat librement accepté, comme le fruit d'un labeur volontaire, comme le produit d'un échange mutuel de services.

En effet, quel est-ce que le salaire si ce n'est la rémunération librement offerte d'un côté, librement acceptée de l'autre, d'un travail accompli ou d'un service rendu?

Un entrepreneur est chargé de construire une maison, un pont ou un viaduc: pour remplir ces engagements il lui faut des ouvriers, des maçons, des charpentiers, etc. Il fait alors appel aux bras inoccupés ou à ceux qui espèrent trouver dans l'entreprise des avantages supérieurs à ceux qu'ils reçoivent ailleurs et il leur fait l'offre d'une somme quelconque en échange de leur coopération à l'œuvre qu'il doit accomplir, il marchandise leur travail, et le prix en étant convenu dans des conditions fixes dans le contrat d'emploi, il leur donne à la fin de la journée ou de la semaine, suivant les habitudes, ce qui leur revient: cette somme, c'est ce qu'on appelle le salaire.

Or, cette forme de rémunération des services n'a pas toujours existé et elle est née de la tendance naturelle à l'homme de rechercher la fixité de pouvoir à sa sécurité, relativement au moyen d'existence et de faire l'alaïre. A l'origine des sociétés, le salaire n'existait pas, et l'homme qui aidait un autre de ses semblables à produire un résultat s'est réservé comme récompense une part de ce résultat. Ce fait est d'ailleurs naturel: toute marchandise fabriquée est produite par le manufacturier et par ses ouvriers qui ne pourraient les uns sans les autres arriver à un but satisfaisant.

L'objet fabriqué provient donc du capital du premier et des soins ou du travail des autres, et, par conséquent appartient à tous dans une proportion qui varie selon les efforts que chacun a apportés dans l'exécution du travail. Mais si l'ouvrier était obligé pour vivre et subvenir à ses besoins, d'attendre que la marchandise dont il doit recevoir une partie soit confectionnée et qu'il ait vendu ce qui lui en revient, il serait exposé à mourir de faim et à voir s'éteindre autour de lui ceux qui lui sont chers, c'est-à-dire ses parents, sa femme et ses enfants.

Pour obvier à cet inconvénient, afin de donner à l'ouvrier la possibilité de satisfaire à ses obligations et de vivre sans souci du lendemain, l'entrepreneur consent à garder pour lui seul toutes les charges de l'exploitation, c'est-à-dire à fournir son capital, son usine, ses machines, ses approvisionnements, à payer la patente et les impôts, à supporter les inconvénients des crédits qu'il est nécessaire d'accorder pour écouler les produits, à couvrir seul les chances de l'avenir, bonne ou mauvaise, et à acheter d'avance à l'ouvrier qu'il emploie la part que son travail lui donne à la propriété du produit, en lui assurant

cette part contre toutes espèces de risques et en la lui soldant en une série de paiements recueillis et égaux qui se renouvellent chaque jour ou chaque semaine.

Supposons, par exemple, qu'un ouvrier employé dans une entreprise quelconque soit soumis pour ses rétributions aux fluctuations même de cette entreprise. Sur six mois, trois lui ont produit chacun 75 francs et les trois autres chacun 125 francs. Ces inégalités dans la répartition des fruits de son travail lui causent des embarras pour l'administration de son intérieur et l'empêchent de régler uniformément ses dépenses et celles de sa famille; tandis qu'à certains mois, il reçoit au-delà de ses besoins, à d'autres moments il touche des sommes insuffisantes, et la balance à établir entre ces deux situations extrêmes lui causerait des soucis qui nuisent à son activité.

(La suite au prochain numéro.)

Die luxemburger Mundart und die englische Sprache.

In unserer Mundart gibt es eine Menge Ausdrücke, deren Ableitung man vergebens im Deutschen und Französischen sucht, die aber sogleich demjenigen auffallen, der Englisch liest. Stammen diese Wörter nun wirklich aus dem Englischen und haben unsere Vorfahren sich die selben beim Aufenthalt der Angelsachsen in unserm Lande angeeignet, das möge eine besessene Feder klar legen. Es wäre jedenfalls eine Aufgabe, die recht interessante zu Tage fördern würde. Nachfolgend einige Wörter und Ausdrücke, die mir bei meinem Studium der englischen Sprache besonders aufgefallen sind:

a slice, ein Schnitt (Schnitt);
the ankle, Knie (Knie);
the head, Kopsch (Kopf);
to suckle, suckeln (säugen, saugen);
the wick, Wix (der Docht);
the sister, Suster (Schwester);
the mustard, Mustard, Mostert (Senf);
the snuff, Schnuff (Pfeife);
the rain, de Rén (der Regen);
the butter-rump, Buttercum (Butterfah);
the stove, Stocf (Rauch) (Stab, Stab);
the ham, Haam (Schinken);
He is sick, En off sid (er ist betrunken);
a hazel, Hesel (Hasel);
to belly, erbelen (anschwellen);
heap, Häpp (Haufen);
always, allwegs (allweg, immer);
plough, Plou (Pflug).

Natürlich ist zu bemerken, daß die englischen Wörter fast alle grade wie das lux. Wort ausgesprochen werden. Diese Sammlung könnte man bei etwas Aufmerksamkeit bedeutend vergrößern.

MALDI.

LE PAYS NATAL.

(SUITE ET FIN.)

En été, nous faisons l'école buissonnière. Pour aller nous baigner les pieds à la rivière. La glissade en hiver, là-bas, sur les étangs. Nous pourrions aussi d'aimables passe-temps. Que de hurras bryants, que de cris d'allégresse! Quand l'un de nous, manquant ou d'aplomb ou d'adresse, Après s'être posé comme étant le plus fort, S'étalait sur le dos en arrivant au port... Les plus petits, assis près des livres de classe, Que nous jetions en tas sur le bord de la glace, Trépanaient de plaisir en ouvrant de grands yeux. A chaque exploit nouveau de quelque audaceux.

Qui c'était le bon temps, alors, je vous l'atteste! On était sans soucis, on avait le pied lesté, La santé que donnaient la brise et le soleil. En couvrant notre front d'un coloris vermeil; Enfin la liberté, tout doux et plein de charmes!

Si parfois on pleurait, un rien s'échappait nos larmes! Un papillon ouvrant ses ailes de couleur; Un insecte brillant caché sous une fleur: Quelque oiseau tout jeune tombé d'un nid de mousse En volant secouer son plumage qui pousse; Un caillou présentant un aspect singulier; Les claquements du fouet ou les chants d'un roulier Menant à l'abreuvoir ses chevaux qui hennissent;

... Il n'en fallait pas plus pour que les pleurs finissent! Mais les cheveux blancs que l'âge fait venir, Comment ne pas garder aussi le souvenir De ces heures de joie où la campagne en fête Tendait grâce à Dieu de la récolte faite?

Tout à l'air, avec leur cortège de chansons, On voyait arriver vendanges et moissons. Que notre bon curé, couvert de son étole, Bénissait en disant quelque sainte parole, En présence de tout le hameau rassemblé. Partout on préparait les granges pour le blé, Pour le vin rouge ou blanc les pressoirs et les tonnes, Dont les flancs étaient couverts de pampres en couronnes; Et le pauvre, en voyant épis ou raisins mûrs, Calculait le produit des glanages futurs...

Qu'ils sont loin ces instants bénis de mon enfance! Hélas! le temps s'enfuit plus vite qu'on ne pense En laissant après lui la brise et le soleil, Bien des déceptions, tant, bien des regrets! J'ai soixante ans passés aujourd'hui; cela compte! Je suis tout essouffé, malgré moi, quand je monte Et chaque hiver ajoute une ride à mon front.

Je fus d'abord solait, ensuite forgeron. Comme l'avait jadis été mon pauvre père, Qui dort depuis longtemps au fond du cimetière. De mes anciens amis la plupart ne sont plus. Le maire, le curé, sont des nouveaux venus, Comme le sacristain et le maître d'école. A ces signes je vois que mon siècle s'envole!...

Cependant le village, au moins, n'a pas changé. C'est le même sentier, de ruelles ombragées, Que l'on suit pour aller le dimanche à l'église: C'est le même clocher à la toiture carillonnée. D'où s'élançaient jadis de joyeux carillons Tandis qu'agenouillés dans le cœur nous prions. Du seuil de ce logis témoin de ma naissance,

Je vois la grande place où la jeunesse danse Comme au temps où moi-même, en galant damoiseau, J'accompagnais au bal les filles du hameau. Là-bas, à l'horizon, comme alors se dessine Dans les brumes du soir cette même colline. Avec ses grands sapins où j'allais, tout petit, Perdre des jours entiers à chercher quelque nid! Ces vivants souvenirs d'une époque passée Font battre doucement mon cœur à leur pensée. Je souris au clocher, j'adresse de la main Un amical salut aux arbres du chemin... Je contemple aux lueurs de la nuit étoilée La rivière qui coule au fond de la vallée, Je recueille, à travers les murmures du vent, Ces bruits que j'écoutais lorsque j'étais enfant, Et je me réjouis chaque jour davantage Du destin qui me fit naître dans un village! A. T.

Aus Stadt und Land.

Badingen, 24. Sept. Die allhier wohlführende Tagelöhnerin Roser Marie, ehelos, aus Beros (Sarlouis) verließ am gestrigen Mittage ihre Wohnung, um ihrem in den Minettegraben arbeitenden Bruder das Mittagessen zu tragen und ließ ihre zweijährigen Zwillingstöchter in einem Bettchen liegend allein zu Hause zurück. Als selbe später zurückkehrte, fand ihr beim Eintreten ins Haus harten Feuergeruch entgegen, in's Schlafzimmer der Kinder eingetreten, bemerkte sie das Bettchen in Flammen stehen. Auf deren Ruf kam sofort Hilfe herbei und wurde das Feuer gelöscht. Die armen Kleinen wurden jedoch in einem kühlen Zustande vorgefunden, doch in einem warmen Bettchen, das andere trägt den, das eine war bereits von Körper davon, so daß an letzter Stelle noch nur der Kopf zu sehen war, an dem die besten Aufnahmen gemacht wurden. Man ist der Ansicht, daß die Kleinen das Bettchen mit Zündhölzchen, das sie im Zimmer vorgefunden, in Brand gesetzt haben. Eine eifrige Warnung für alle sorglose Mütter.

Wadsworth, 27. Sept. Am gestrigen Mittage begab sich das 14 Monate alte Töchterchen des Tagelöhners Wagner Peter in den neben dem elterlichen Hause gelegenen Garten: als man daselbst wenige Augenblicke später das Töchterchen herbeiholen sollte, wurde es kaum nachgesehen in der im Garten befindlichen mit einem angefallenen Heugrube liegend gefunden. Das Kind noch angefangen sichtbar waren und man alle möglichen Mittel anwandte, so gelang es dennoch nicht, daselbst zu retten.

St. a. d. M., 29. Sept. Am gestrigen Morgen brachten einige Arbeiter mittels einer Röhre mehrere mit Mineral beladenen Waggons aus der Grube im Ort „Söhl“ zum Mladonau. Der die Bremse bedienende 24jährige Arbeiter Federpel P. aus Godingen sprang unterwegs, da man noch einige Waggons anhängen wollte und noch ehe der Zug zum stillen anhalten gebrungen worden, herab, blieb jedoch mit einem angehaltenen Kopf und der folgenden Waggons ging über den linken Seiten hinunter, in Folge davon er einen heftigen Sturz erlitt, so daß mehr als wahrscheinlich eine Amputation des gen. Beins vorgenommen werden muß.

Gefingen, 1. Okt. Heute Morgen brachten vier Eisenbahnbeamte den Schmelzarbeiter V. M. von daher in einen Krankeubus zu seiner Wohnung zurück. Der selbe hatte sich am gestrigen Abend in Bannung begeben und gelangte auf Veranlassung an den Rand eines mehreren Meter hohen Felsens. Vom Glanze einer Lampe geblendet, glaubte er sich an einem Wassergraben zu befinden; er that einen Sprung und fiel hinein in die Tiefe. Durch den Fall erlitt er am linken Bein so erhebliche Verletzungen, daß er nicht weiter konnte und erst am nächsten Morgen nach Hause befördert werden konnte.

Luxemburg, 2. October. Am gestrigen Morgen gegen 3 Uhr entstand an dem Speicher des Herrn Gerber Victor Richter, in der Neustadtstrasse gelegenen Wohnhauses, benachbamt vom Mägenhändler Linen Eberhard J., eine Feuerbrunst, welche das Dachwerk gänzlich sowie das obere Stockwerk theilweise zerstörte. Den vereinten Kräften verschiedener Pompiers-Corps der Stadt- und Unterabtheile sowie der Soldaten des Freiwilligen-Corps gelang es, das Feuer auf seinen Herd zu beschränken. Beide Benachtheiligte sind versichert; ersterer bei der Gesellschaft „Assurance générale de Bruxelles“ und letzterer bei der Gesellschaft „La Paternelle“. Ersterer erleidet einen Schaden an Gebäude und Möbel von 7000 Fr. und letzterer an Möbel von 14,000 Fr.

Wintringen, 3. Okt. Noch immer besteht in verschiedenen Ortsteilen des Landes der so oft unglückbringende Gebrauch bei allen Festlichkeiten oder sonstigen Gelegenheiten die Feiertage durch Völlerei und Gemüthlichkeit zu erhöhen. Vor einigen Tagen wurde dem Holzer Hn. C. aus D., welcher allhier seine erste Verheirathung erlitten, ein festes Stroh dargebracht, und natürlich wurde auch bei dieser Gelegenheit das Stroh nicht fehlen. Doch wäre fast einer der Anwesenden das Opfer seiner Unvorsichtigkeit geworden; denn eine alte verheirathete Reiterpötte, deren er sich bediente, zerbrach beim Schießen und flog die Stücke nach allen Seiten hin, jedoch glücklicherweise wurde er nur leicht an Kopf und Händen getroffen. Wäre doch bei solchen Gelegenheiten die Gemeindeverwaltung das Stroh theilweise, damit endlich diesem so oft unheilbringenden Schießen in den Ortsteilen, welches ja durch Verordnungen gänzlich verboten ist, gesteuert werde.

Diekirch, 4. October. Am gestrigen Vormittage fuhr der Adress C. M. mit zwei kleinen Kindern auf dem Felsensberge der ihm zugehörigen Dreifachhöhe, welche, mit Oefen bespannt, in Bewegung war. Eines der beiden Kinder wurde auf dessen Verlangen vom Vater zu Boden gelassen, während daselbst der Vater, ein 2 1/2 Jahre alter Knabe vom Gebrüderhaus, auf dem Felsensberge des Berges und noch die die Mädchen zum Stroh gebracht wurde, befand sich das Kind in einem ständigen Zustande; wohl wurde daselbst noch lebend hervorgehoben, aber die erlittenen Verletzungen werden ungewissheit den Tod zur Folge haben.

Statistische Uebersicht.

Das Luxemburger Land hat eine Gesamtfläche von 247,506 Hektars. Davon zerfallen auf:

Aderland	124,636 Hektars.
Gartenland	3,406 „
Weinberge	876 „
Weiden und Gaideland	15,415 „
Wiesen	25,309 „
Waldungen	55,025 „
Schilfboden	22,270 „
Mit Obstbäumen besetzte Gärten	549 „

Wienstand. — Gegenwärtig befinden sich im Großherzogthum 18,623 Pferde, 95,499 Stück Rindvieh, 48,567 Stück Schafe, 52,950 Stück Vorkühe, 20 Gese, 52 Manufaktur, 13,412 Ziegen, 281 Bode.

Die 18 Hochöfen des Landes beschäftigen 1,328 Arbeiter; die Produkte betragen sich auf circa 260,666 Tonnen (1 Tonne zu 10,000 Kilos), welche einen Werth von 14,545,282 Franken repräsentieren.

Die fünf Glaserien beschäftigen an 200 Arbeiter und produzieren aber 1,700 Tonnen im Werthe von 426,868 Franken.

Die verschiedenen Gruben- und Bergwerke beschäftigen 3,256 Arbeiter; die Ausbeute beträgt 2,173,463 Tonnen, im Werthe von 6,538,544 Franken.

Die Landesbevölkerung beläuft sich auf 209,570 Seelen, davon 16,679 auf die Stadt Luxemburg fallen. Jedes Jahr wandern durchschnittlich 225 Luxemburger aus, deren Vermögen im Durchschnitt sich auf 117,190 Franken beläuft.

Die vom Staate unterhaltenen Straßen und Wege haben eine Länge von 925,000 Metern.

Im Großherzogthum werden jährlich 150 Jahrmärkte abgehalten, während im Regierungsbezirk Moskau 129 und im Bezirk Ostpreußen bloß 52 Märkte gehalten werden.

Im Jahre 1880 hatten die 150 Jahrmärkte einen Gesamtumsatz von 8,719,345 Franken, für das Ausland wurde abgesetzt für 4,855,868 Franken, für das Ausland für 3,863,482 Franken.

JERMAN LATOUR.

Touristik

(Ausflüge, Schilderungen schöner Punkte).

LES VOYAGES EN RUSSIE.

(Suite et fin.)

Une route plus intéressante mais plus pénible encore mène de Wladikavkaz (à 20 lieues de Rostow par chemin de fer) par-dessus un dos de montagne (10,000 pieds) sur le sommet de l'Elbrus (18,500 pieds) d'où l'on jouit d'une vue immense et magnifique sur tout le Caucase, dont le pic le moins élevé rivalise de hauteur avec le Mont-Blanc, et toutes les vallées de la Géorgie; à l'horizon c'est la mer qui achève de donner à ce tableau un caractère inénarrable de grandeur et de majesté sublime. C'est à dos de cheval qu'on doit faire cette ascension; on fera bien de se confier entièrement à ces animaux dont l'agilité et la sûreté de pas admirables finissent par rassurer les esprits les plus timorés.

Voulez-vous relever encore la jouissance? Allez de Moscou à Saratow ou Zarizy, suivez le cours du Wolga jusqu'à Astrachan, prenez le bateau par Derbent à Baku et la voiture ou un cheval jusqu'à Tiflis. Il faut vous dire pourtant que tout ici est à votre charge, nourriture et logement; vous pourriez camper dans la voiture ou bivouaquer à l'air à défaut de tente. Êtes-vous chasseur? Tant mieux; sinon, vous devriez vous contenter de la nourriture des Tcherkesses, des Cosaques, des Tartares, des Perses, etc. A part le Tchichik, je ne connais réellement pas de mets dont puisse s'accommoder le palais européen.

La Sibirie et les monts Ourals ne peuvent pas encore, à notre avis, entrer en ligne de compte pour le touriste.

Il nous reste encore à citer la côte de la Baltique et du Finland; mais ni l'une ni l'autre ne sont de nature à nous attirer n'étant que de plates immenses. Néanmoins elles ne laissent pas que d'être très-intéressantes pour quiconque raffole de la pêche. Le pêcheur peut s'en donner tout à cœur joie, comme le chasseur le peut au Caucase.

Les langues allemande et française suffisent pour vous tirer d'embarras dans les grandes villes; mais il n'en est pas de même, du moment que vous voulez pénétrer dans l'intérieur. Ici, comme partout la connaissance de la langue du pays devient alors une condition indispensable. La théorie des langues boires est plus développée en Russie que partout ailleurs. On ne vous le demande pas brutalement, est vrai; mais si vous tenez à être servi tant soit peu convenablement, vous ne devez pas méconnaître „na tchay“ (pour le thé). Le „na tchay“ devient de rigueur quand, allant en voiture de poste, vous tenez à marcher un peu rapidement. Les cochers relèvent de 20 en 20 verstes; or, si vous vous achetez la sympathie du premier, celui-ci en fait plus au second, et ainsi de suite. Un mot sur le cochers russe qui forme un être à part tout à fait original. Le Jemetchnik (c'est ainsi qu'il s'appelle) est toujours vêtu d'une façon originale, essentiellement russe; d'une main il brandit un long fouet, de l'autre une canne à pommeau d'ivoire, et de l'autre, maintenant les guides isolées de chacun des trois chevaux qu'il loue ou bien punit rien que de paroles. Les bonnes bêtes le comprennent à merveille, s'exécutent; car, voyez comme ils s'arrêtent et mettent en mouvement, ralentissent ou accélèrent